

A Z A R N A F I S I

LIRE LOLITA
À TÉHÉРАН

*Traduit de l'anglais
par Marie-Hélène Dumas*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Lire Lolita à Téhéran*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Reading Lolita in Tehran
Nafisi, Azar

© 2003, Azar Nafisi.

All rights reserved.

Published by agreement with Random House,
a division of Penguin Random House LLC.

© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma n'hésitez pas à consulter nos sites
www.zulma.fr



*À la mémoire de ma mère, Nezhat Nafisi.
Pour mon père, Ahmad Nafisi,
et ma famille : Bijan, Negar et Dara Naderi.*

*À qui racontons-nous ce qui est arrivé sur la Terre, pour
qui mettons-nous partout ces immenses miroirs avec
l'espoir de les voir éternellement pleins ?*

CZESLAW MILOSZ

Annalena

Note de l'auteur



Certains traits des personnages et des événements décrits dans ce récit ont été déformés afin surtout de protéger des individus, non pas seulement de la censure, mais aussi de ceux qui lisent ce genre d'histoire pour apprendre qui est qui et qui a fait quoi à qui, et ne vivent et remplissent leur propre vide que des secrets des autres. Les faits racontés ici sont vrais, dans la mesure où l'on peut se fier à une mémoire humaine. Mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour préserver mes amis et élèves en leur donnant d'autres noms que les leurs et en les travestissant, peut-être afin qu'eux-mêmes ne se reconnaissent pas, en transformant et en échangeant divers éléments de leurs vies et ainsi sauvegarder leurs secrets.

PREMIÈRE PARTIE



Lire Lolita à Téhéran

À l'automne 1995, après avoir démissionné de l'université, j'ai décidé de me faire plaisir et de réaliser un rêve. J'ai choisi sept de mes étudiantes, parmi les meilleures et les plus impliquées, et je les ai invitées à venir chez moi tous les jeudis matin pour parler littérature. Sept femmes : nous allions analyser d'inoffensives fictions, mais faire cours à une classe mixte dans l'espace privé de ma maison était trop dangereux. L'un de mes étudiants de sexe masculin, plus obstiné que les autres, fit valoir ses droits. Il prit donc l'habitude de lire chez lui chaque semaine ce qui était prévu et de venir travailler avec moi un autre jour.

J'ai souvent taquiné mes étudiantes en leur demandant, après avoir évoqué *Le Bel Âge de miss Brodie* de Muriel Spark : « Qui d'entre vous me trahira un jour ? » Mon pessimisme naturel me portait à croire que l'une d'entre elles, au moins, finirait par se retourner contre moi. Nassrin me répondit sur le même ton : « Vous savez bien, puisque c'est vous qui nous l'avez dit, que nous ne faisons en fin de compte que nous trahir nous-mêmes, que chacun d'entre nous est son propre Judas. » Manna fit remarquer que je n'avais rien à voir avec miss Brodie et qu'elles, ma foi, n'étaient que ce qu'elles étaient. Elle me rappela cet avertissement que je me plaisais à leur répéter : ne réduisez *jamais*, en *aucune* circonstance, une œuvre de fiction à une copie de la réalité ; ce que nous recherchons dans ces livres n'est pas tant la réalité que l'apparition soudaine de la vérité. Pourtant, j'imagine que si nous avions dû aller contre mes propres recommandations et choisir une œuvre de fiction qui fasse écho à nos vies dans la république

islamique d'Iran, ce n'aurait pas été *Le Bel Âge de miss Brodie*, ni même 1984, mais peut-être *Invitation au supplice*, de Nabokov ou, mieux encore, *Lolita*.

Deux ans après notre première séance, lors de ma dernière soirée à Téhéran, quelques amis et étudiants sont venus me dire au revoir et m'aider à finir mes bagages. La maison avait été vidée de tous ses bibelots, les objets avaient disparu et les couleurs s'étaient glissées dans huit valises grises, comme des génies errants disparaissant dans leurs bouteilles. Nous nous sommes alors alignées, mes étudiantes et moi, contre le mur blanc totalement nu, pour prendre des photos.

Il y en a deux. Elles sont maintenant devant moi. Sur l'une, sept femmes se tiennent debout contre un mur blanc. Comme le veut la loi du pays, elles portent toutes de longues robes noires et des foulards qui ne laissent apparaître que leurs mains et l'ovale de leur visage. On les retrouve sur l'autre dans la même position, le même groupe de femmes debout devant le même mur blanc. Mais elles ont enlevé ce qui les cachait. Des éclats de couleurs les séparent les unes des autres. Chacune d'entre elles se distingue par la façon particulière dont elle est habillée et coiffée, et même celles qui ont gardé leur tête couverte semblent avoir changé.

La première à droite est notre poétesse, Manna, en jean et T-shirt blanc. Elle fait de la poésie avec des choses que les autres poètes, en général, rejettent. La photo ne rend pas l'opacité particulière de ses yeux sombres, expression d'un caractère secret et retenu.

À côté de Manna se trouve Mahshid, dont le long foulard noir jure avec les traits délicats et le sourire lointain. Elle était douée pour quantité de choses, mais au-delà de tout ça, il y avait chez elle une certaine délicatesse qui nous avait donné envie de l'appeler « lady ». Nassrin disait que, ce faisant, nous n'avions pas seulement défini la personnalité de Mahshid, mais ajouté un sens au mot « lady ». Mahshid avait une sensibilité à fleur de peau. « Elle est comme une porcelaine qui s'ébrèche au moindre choc, me dit un

jour Yassi. Voilà pourquoi elle semble si fragile à ceux qui ne la connaissent pas bien ; mais malheur à celui qui l'offense. Quant à moi, continua gaiement Yassi, je ressemble à ce bon vieux plastique : quoi qu'on me fasse, je reste entière. »

Yassi était notre benjamine. Habillée en jaune, elle se penche en avant et éclate de rire. Nous l'appelions « la comédienne ». De nature timide, elle pouvait, dans certaines circonstances, s'enflammer facilement, et elle finissait par oublier toutes ses inhibitions. Elle parlait sur un ton qui ne se moquait pas seulement des autres mais aussi d'elle-même, une façon de se remettre autant en question que ses interlocuteurs.

La femme en marron, celle qui est à côté de Yassi et a passé son bras autour de ses épaules, c'est moi, et juste derrière moi, il y a une grande blonde en T-shirt rose, Azin. Elle rit, comme nous toutes. Les sourires d'Azin ne ressemblaient jamais à des sourires mais plutôt aux préludes d'une hilarité nerveuse et irrépressible. Une expression qui n'était qu'à elle et que l'on retrouvait sur son visage même lorsqu'elle parlait de ses problèmes conjugaux. Toujours excessive, ne mâchant pas ses mots, Azin aimait choquer, ce qui la mettait souvent en conflit avec Mahshid et Manna. Nous l'avions surnommée « la sauvage ».

C'est Mitra qui est, à ma gauche, peut-être la plus calme d'entre nous. Comme les couleurs pastel qu'elle utilisait dans sa peinture, elle semblait s'enfoncer et se fondre dans la pâleur. Deux fossettes miraculeuses, dont elle n'hésitait pas à se servir pour manipuler de nombreuses victimes, sauvaient sa beauté de la banalité.

Sanaz, qui, sous la pression familiale et sociale, balançait entre ses désirs d'indépendance et son besoin d'approbation, se tient au bras de Mitra. Nous sommes toutes en train de rire. Reste Nima, qui était à la fois le mari de Manna et le seul véritable critique littéraire de la bande – oh si seulement il avait eu suffisamment de persévérance pour terminer les brillants essais qu'il commençait toujours. Nima : notre partenaire invisible, le photographe.

Il manque Nassrin. Elle n'est pas sur la photo – elle n'est pas

venue aux dernières séances du séminaire. Mais mon histoire ne serait pas ce qu'elle doit être sans celles qui ne sont pas restées avec nous, qu'elles l'aient choisi ou non. Leur absence persiste, comme une douleur aiguë qui n'a aucune cause physiologique. C'est ce que Téhéran représente pour moi : un lieu où les absences étaient plus réelles que les présences.

Quand je pense à Nassrin, son image manque de précision, elle reste trouble, lointaine. J'ai passé en revue les photos que nous avons prises tout au long des années et Nassrin y est souvent, mais elle se cache toujours derrière quelque chose, derrière quelqu'un, derrière un arbre. Je suis sur l'une d'entre elles, avec huit étudiantes, dans le petit jardin devant notre bâtiment, à l'université, décor de tant de photos d'adieu. Dans le fond s'élève un saule à l'abondante frondaison. Nous rions, et dans un coin, derrière la plus grande de ses camarades, Nassrin pointe sa frimousse, tel un lutin qui s'imposerait malicieusement en un lieu où personne ne l'aurait invité. Il y en a une autre où j'arrive à peine à distinguer son visage, pris comme dans un étau entre les épaules de deux autres filles. Elle semble penser à autre chose et fronce les sourcils, comme si elle ne savait pas que quelqu'un était en train de la photographier.

Pendant presque deux ans, à peu près tous les jeudis matin, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, ces filles sont venues chez moi, et j'ai pratiquement toujours ressenti le même choc en les voyant passer de l'ombre des voiles et des longues robes obligatoires à l'éclat de la couleur. Quand mes étudiantes entraient dans cette pièce, elles n'enlevaient pas seulement leurs foulards et leurs robes. Petit à petit, chacune se dessinait, reprenait forme, retrouvait son inimitable personnalité. Le monde que nous avons construit dans ce salon, avec les monts Elburz qui se profilaient dans l'encadrement de la fenêtre, devint un sanctuaire, un véritable univers qui narguait à lui seul la réalité des timides visages encadrés de noir qu'on voyait dans les rues.

Le séminaire avait pour thème les rapports de la fiction et de

la réalité. Nous lisions les classiques persans, comme *Les Mille et Une Nuits* de Schéhérazade, notre dame de la fiction, et ceux de la littérature occidentale, *Orgueil et Préjugés*, *Madame Bovary*, *Daisy Miller*, *L'Hiver du doyen* et, bien sûr, *Lolita*. Et tandis que j'écris le titre de chacun de ces livres, les souvenirs entrent en tournoyant avec le vent et troublent le calme de ce jour d'automne dans une autre maison, de l'autre côté des mers.

Ici et maintenant, au sein de cet autre monde auquel nos discussions se référaient souvent, je m'assieds et je m'imagine avec mes étudiantes, en train de lire *Lolita* dans une pièce trompeusement ensoleillée, à Téhéran. Mais pour reprendre les mots de Humbert Humbert, le poète et criminel héros de *Lolita*, j'ai besoin que toi, lecteur, tu nous imagines, car autrement nous n'existerons pas. Contre la tyrannie du temps et de la politique, imagine-nous comme nous-mêmes nous n'osions pas le faire : dans nos instants les plus intimes, les plus secrets, dans les circonstances de la vie les plus extraordinairement ordinaires, en train d'écouter de la musique, de tomber amoureuses, de descendre une rue ombragée, ou de lire *Lolita* à Téhéran sous la révolution. Et imagine-nous ensuite quand tout cela nous fut enlevé, interdit, arraché.

Si je parle de Nabokov aujourd'hui, c'est pour que l'on se souvienne que nous avons lu Nabokov à Téhéran, envers et contre tout. De tous ses romans, j'ai choisi celui que j'ai fait étudier à mes élèves en dernier, et auquel tant de souvenirs se rattachent. C'est sur *Lolita* que je veux écrire, mais, pour l'instant, je ne peux le faire sans parler de Téhéran. Ceci est donc l'histoire de *Lolita* à Téhéran, de la couleur différente que *Lolita* donnait à Téhéran, et de la lumière que Téhéran apportait au livre de Nabokov et qui en faisait cette *Lolita*-là, notre *Lolita*.

C'est ainsi qu'un certain jeudi du début de septembre, nous nous sommes retrouvées ensemble dans mon salon pour la première séance. Les voilà qui arrivent, comme chaque fois. J'entends d'abord la sonnette, puis la porte de la rue qui se referme, les pas qui montent l'escalier en colimaçon et passent devant l'appartement de ma mère. En allant ouvrir, je remarque un morceau de ciel qui se découpe dans la fenêtre latérale. À peine arrivées, les unes après les autres elles enlèvent leurs longues robes noires et leurs foulards, et quelquefois elles secouent la tête de droite à gauche. Avant d'entrer, elles s'arrêtent. Mais la pièce disparaît, il ne me reste que le vide douloureux du souvenir.

Plus que toute autre partie de notre appartement, le salon symbolisait ma vie nomade et ses emprunts. Des meubles venus d'époques et de lieux différents s'y côtoyaient, à la fois par manque d'argent et du fait de mes goûts éclectiques. Et curieusement, ces éléments dépareillés créaient un équilibre qui manquait au reste de la maison dont l'ameublement avait pourtant été pensé de façon plus réfléchie.

Ma mère s'exaspérait des tableaux appuyés contre les murs et des vases de fleurs posés à même le sol, des fenêtres auxquelles je refusais de mettre des rideaux jusqu'à ce que l'on m'eût rappelé que nous vivions dans une République islamique et que les vitres, elles aussi, devaient être voilées. Je me demande si tu es vraiment ma fille, se lamentait-elle. Est-ce que je ne t'ai pas appris à ranger et à nettoyer ? Elle parlait sérieusement, mais répétait cette même plainte depuis si longtemps que c'était devenu entre nous un tendre rituel. Azi – c'est le diminutif de Azar –, Azi, me disait-elle, tu es une adulte, maintenant, alors conduis-toi comme telle. Mais quelque chose, dans le ton qu'elle employait, faisait que je restais jeune et fragile, et entêtée, et aujourd'hui encore, lorsque sa voix résonne dans ma tête, je sais que je n'ai jamais été ce qu'elle aurait voulu que je sois. Je ne suis jamais devenue la « lady » dont elle avait rêvé.

Ce salon, auquel je n'accordais à l'époque pas beaucoup d'attention, a gagné à mes yeux un statut différent, car il est désormais lié à de précieux souvenirs.

Je me tenais toujours à la même place, dans le fauteuil dos à la fenêtre qui donnait sur l'impasse Azar. De l'autre côté se trouvait l'ancien Hôpital américain, institution réservée autrefois à un petit nombre de gens triés sur le volet, et désormais surpeuplée et bruyante, où l'on soignait les soldats qui avaient été blessés lors de la guerre contre l'Irak. Pendant les « week-ends » – les jeudis et vendredis en Iran – la rue se remplissait de visiteurs qui venaient à l'hôpital avec sandwiches et enfants, comme pour un pique-nique. Le jardin de notre voisin, sa joie et sa fierté, était la principale cible, surtout en été lorsque tout le monde cueillait les roses auxquelles il tenait tant. Nous entendions les cris des enfants, leurs rires et leurs pleurs, mélangés aux voix de leurs mères qui elles aussi criaient, appelaient, menaçaient de punir. De temps à autre l'un d'eux sonnait à notre porte et s'enfuyait en courant, exercice périlleux répété plusieurs fois.

Du deuxième étage où nous vivions – ma mère occupait le premier, et l'appartement de mon frère, au troisième, restait le plus souvent vide puisqu'il était parti en Angleterre –, nous n'apercevions que les plus hautes branches d'un arbre touffu, avec, dans le lointain, au-dessus des immeubles, les monts Elburz, et plus rien de la rue, de l'hôpital ni de ses visiteurs. Nous ne sentions leur présence qu'à travers les bruits désincarnés qui arrivaient d'en bas.

Une fois assise dans mon fauteuil, je ne voyais plus ces montagnes que j'aimais tant, mais nous avions accroché sur le mur opposé, à l'autre bout de la salle à manger, un ancien miroir ovale, cadeau de mon père, dans lequel se reflétaient les sommets aux neiges éternelles et les arbres qui changeaient de couleur avec les saisons. Cette vue partielle, comme censurée, me donnait l'impression que le bruit ne venait pas d'en bas de chez moi mais de quelque endroit éloigné, origine d'un bourdonnement perpétuel qui était notre seul lien avec un monde que, pendant quelques

heures, nous refusions de reconnaître.

Cette pièce devint pour nous un lieu de transgression. Le pays des merveilles. Installées autour de la grande table basse couverte de bouquets de fleurs, nous passions notre temps à entrer dans les romans que nous lisions et à en ressortir. Lorsque je regarde en arrière, je suis stupéfaite de tout ce que nous avons appris sans même nous en rendre compte. Nous allions, pour emprunter les mots de Nabokov, expérimenter la façon dont les cailloux de la vie ordinaire se transforment en pierres précieuses par la magie de la fiction.